



OÙ EST-ELLE ?

Roman

Jean-Paul HOHMAN

Extrait...

— Ne croyez pas ! C’est le plus beau cadeau ! Entre ma fille et moi, il n’y avait rien que de l’amour, rien que des roucoulades... Des portions de vie irremplaçables. Si vous avez des enfants, vous devez connaître !

— Non ! Ni femme ni enfant... J’aurai bien aimé, mais la vie en a décidé autrement... Voulez-vous un peu de fromage ?

— Vous avez du fromage !

— Production personnelle. J’ai quatre vaches laitières. Vous verrez, il est excellent.

— Ah ! Volontiers ! Il y a bien longtemps que je n’en ai plus mangé...

La soirée s’écoule dans une atmosphère agréable entretenue par d’interminables conversations entrecoupées d’histoires paillardes et de rires.

Il est environ minuit lorsqu’un vrombissement de moteur réveille tout le village. Leur hôte, sorti précipitamment, revient à pas de course.

— Les boches. Vite, suivez-moi...

Il les mène vers une cache aménagée au faite de la grange, qui surplombe l’unique étage où est entreposé le foin. Puis retire l’échelle d’accès.

— Soyez silencieux. Ne bougez plus, quoi qu’il arrive.

Le local est de dimensions réduites. Ils sont recroquevillés, serrés l’un contre l’autre. Tout mouvement leur est impossible.

Un vrombissement de plusieurs véhicules se fait entendre. Un vacarme assourdissant qui envahit la ferme, dont les murs tremblent, secoués par l’écho qui se propage. Puis les moteurs s’arrêtent. Un ordre sec résonne dans la cour, suivi par des bruits de bottes.

La voix sonore du fermier supplante le bruit des bottes. Une voix froide, au ton arrogant.

— Que me vaut cet honneur, beau militaire ?

— Il nous faut de quoi dormir, à mes hommes et moi-même. Votre grange pour mes hommes, et une chambre pour moi.

— C’est impossible !

— Pourquoi impossible ?

— À quatre heures du matin, je prends du foin dans la grange, pour le porter aux animaux. Ça va réveiller vos soldats.

- Pas question, vos animaux attendront.
- Il y a d'autres fermes !
- C'est un ordre !
- Je ne suis pas l'un de vos soldats ! Je ne reçois d'ordre de personne...
- Il serait préférable pour vous de ne pas m'obliger à user de la force !
- J'ai besoin de ce foin pour travailler, il faut me comprendre.
- Silence ! Je réquisitionne cette grange. Schnell !

L'officier est menaçant, pistolet en main. Prêt à tirer, il fait face au fermier. Au moindre mot nouveau, à la moindre réflexion complémentaire, il semble qu'il va tirer.

Contraint, le fermier se détourne, et rentre dans sa demeure. Il crie simplement par-dessus son épaule, sans se détourner :

- Comme vous voulez. Vos arguments sont plus persuasifs que les miens !...

Joëlle qui a tout entendu s'affole.

- C'est impossible ! Ils ne vont pas faire ça... Qu'allons-nous devenir ?
- Attendre patiemment et sans bruit surtout.
- Dans cette position ! Te rends-tu compte ?
- Oui, malheureusement nous n'avons pas le choix.

Olivier, qui sent la main tremblante de Joëlle serrer la sienne, doit faire un effort pour ne pas laisser paraître sa propre panique.

Par l'interstice d'une planche disjointe, ils observent les soldats qui investissent la grange.

Ils montent à pas lourds l'escalier qui mène à l'étage, où est entreposé le foin. Les vieilles marches lustrées, résonnent des à-coups brutaux des souliers cloutés qui râpent leur bois.

Certains se jettent sur le tas de foin, d'autres aménagent au mieux des lits de fortune. Ils se déchaussent, posent leurs fusils à même la paille, à côté d'eux, puis s'endorment profondément. Un homme de garde reste en faction, en bas de l'escalier.

Désarmés, l'affolement paralyse totalement Joëlle et Olivier. Paralysie d'autant plus inévitable, que l'étroitesse du local ne permet pas de bouger.

Et puis il y a ce maudit plancher de bois qui grince au moindre mouvement.

Durant toute la nuit, l'engourdissement de leurs membres leur fait subir un inexorable supplice. Sans aucune possibilité de mouvement, les courbatures viennent rapidement se joindre aux nombreuses crampes contre lesquelles il leur est impossible de lutter. Ils ont l'impression de vivre un siècle en supportant les affres de sourdes douleurs lancinantes, graduellement plus irradiantes.

Olivier serre les dents si fort, pour ne pas râler, que les traits de son visage se métamorphosent sous l'effet de la torture. Il est exténué.

Les heures n'en finissent pas. L'aube semble ne plus avoir d'existence.

C'est une nuit sans fin, où la crainte, la raison et la souffrance se combattent constamment pour appesantir le poids du temps.

Olivier a envie de crier, de courir, de se livrer. Seulement, il a peur. Peur de la mort, peur d'être supplicié par les Allemands, peur pour Joëlle, pour le fermier qu'il vend inévitablement en se livrant. Et c'est la peur qui veille à sa sauvegarde tout au long de la nuit.

Telle une chauve-souris qui pend d'un plafond caveux, leur cage de bois est suspendue à la charpente au raz des vieilles tuiles moyenâgeuses du hangar. Placés comme ils le sont, ils reçoivent une multitude de petits courants d'air porteurs de l'humidité nocturne qui leur glace le corps.

Toutes les deux heures, le garde de faction réveille l'un de ses compagnons, qui prend la relève. Et ainsi, avec une régularité de métronome, trois hommes se relaient à proximité d'une petite lampe à pétrole qui diffuse une lumière blafarde.

Olivier rage. Il susurre à l'oreille de Joëlle :

- Si j'avais une mitrailleuse pour tuer tous ces salauds !
- Placé comme tu es, dans ta cage à lapin, ils auraient vite raison de toi.
- On peut rêver !

Tremblante de froid, Joëlle fait preuve d'un courage admirable en ne se plaignant à aucun moment. Elle compte les heures qui les séparent du départ des soldats en supportant ses douleurs en silence.

— Plus que trois heures mon chéri. À mon avis ils partiront vers huit heures, chuchote-t-elle.

Pour sa part, Olivier a perdu tout espoir de pouvoir sortir de cette prison. La présence des Allemands rend impossible toute possibilité de fuite. L'attitude de l'officier allemand l'a édifié sur ses intentions.

Il est persuadé qu'ils resteront plusieurs jours cantonnés dans les lieux.

Pour ne pas amplifier la frayeur de Joëlle, il évite de lui faire part de ses craintes.

Trois bonnes heures après le lever du soleil, la porte de la grange s'ouvre brusquement. L'officier apparaît. Il crie un ordre cinglant qui tranche le silence.

Les yeux engorgés de sommeil, les soldats remettent précipitamment leurs bottes. Puis armes en bandoulières, ils se jettent à pas de course dans l'escalier. Ils courent vers un ordre, vers un rang serré à celui de devant, enserré par celui de derrière. Tous au garde-à-vous, armes sur les épaules, dans ces rangs si parfaits, où les mains claquent sur les crosses de fusils. Un même bruit, un même rythme, un seul claquement. Leurs têtes auréolées d'aiguilles de paille. Leurs tenues kaki égayées par de petits épis d'or épars agrippés aux fils de laine.

L'officier allemand fait ensuite chercher le fermier.

— J'ai décidé que nous resterions ici durant trois jours minimums. Prenez donc grande attention au foin de mes hommes.

Le visage livide, le fermier acquiesce d'un signe de tête.

Joëlle sanglote et Olivier ne peut rien faire pour la consoler. Il maudit son impuissance devant sa détresse. Le peu d'espoir qu'ils conservaient encore, se trouve brusquement anéanti.

En l'absence des soldats partis en patrouille, le curé, vêtu de sa soutane lustrée, pénètre dans la grange d'un pas tranquille, les deux bicyclettes à la main. Après les avoir déposées sur le plancher de la charrette à foin, il s'éloigne en jetant un rapide coup d'œil en direction de la cache.

Olivier devient soudainement fébrile en comprenant ses intentions. Son cœur bat plus vite, sa respiration s'accélère, ses mains tremblent.

Le curé revient accompagné du fermier qui tire un cheval de trait, qu'ils attellent prestement à la charrette. Puis, munis de fourches accrochées le long du mur, ils empilent le foin de manière à le faire déborder de part et d'autre de la remorque. Leur rapidité est surprenante.

Le travail à peine terminé, le prêtre sort pour surveiller les alentours « Tout est tranquille. Allons-y. » Son complice remet l'échelle en place, ouvre la porte.

— Dépêchez-vous, cachez-vous au fond de la charrette, sous le foin.

Malgré la douleur de ses articulations, Olivier se précipite hors de sa cache comme un pantin animé par un ressort. Il dévale maladroitement l'échelle sans pouvoir prendre appui sur aucun des barreaux. Affolée, Joëlle le regarde choir lourdement sur le foin en poussant un cri d'émoi.

- Chéri, tu es fou ! Tu aurais pu te tuer !
- Je ne me suis pas contrôlé. J'avais hâte de sortir de cette prison.
- Tu as mal quelque part ?
- Non ! Rien... Je n'ai rien.

Ils se sont dissimilés de leur mieux au fond de la charrette qui s'ébranle déjà.

Ils viennent juste de quitter la ferme lorsque le conducteur est arrêté par l'officier accompagné de quelques soldats.

— Halte ! Que faites-vous ?

— Je porte le foin aux animaux !

— Mes hommes ont besoin de ce foin pour dormir.

— Mais il en reste bien plus qu'il n'en faut à vos soldats ! Je vous en prie, venez voir.

Se faisant, le fermier entraîne l'officier dans la grange.

La charrette, immobilisée, est entourée par les soldats restés en faction. Olivier et Joëlle n'osent plus respirer. Au moindre bruit, au moindre mouvement, ils risquent le pire.

Le quart d'heure qui suit leur paraît un siècle. Ils transpirent par la chaleur du foin, pourtant ils ont froid aussi. Ils sont paralysés. Les extrémités de leurs membres se tétanisent sous l'effet d'une émotion incontrôlable, une peur panique.

Puis ils entendent le fermier remercier l'officier avant que la charrette ne s'ébranle à nouveau.

Ils parcourent plusieurs kilomètres, dos à plat, collés contre le fond de bois de la charrette, secoués, brutalement ballottés de gauche et de droite à chaque nouveau tour de roue. D'ornière en ornière, de caillou en caillou, la charrette saute, plonge du nez, se tord par instant, se relâche, se tend à nouveau, va jusqu'à se courber, parfois même se vrille en grinçant, et saute encore et encore, et ainsi, ils s'enfoncent à travers champs, puis sous un bosquet isolé, où le véhicule s'immobilise enfin.

— Vous pouvez sortir, il n'y a plus de risques.

Deux têtes émergent tant bien que mal du tas de foin. Ils sont sur un petit chemin de terre environné de fougères rousses. L'endroit est désert, éloigné de toute habitation.

Joëlle, laisse libre cours à un rire communicatif qui libère sa tension nerveuse.

— Vous continuez tout droit, à travers champs, leur explique le fermier, puis vous emprunterez la première bifurcation que vous trouverez sur votre droite. Vous retrouverez votre route quelques kilomètres plus loin. Bonne chance !

Retrouvez « Où Est-Elle ? » sur

<https://libre2lire.fr/livres/ou-est-elle/>

ISBN Papier : 978-2-38157-160-7

ISBN Numérique : 978-2-38157-161-4

500 pages – 25.00 €

Dépôt légal : Avril 2021

© Libre2Lire, 2021

